

**J'AI ÉPOUSÉ JOHNNY
À NOTRE-DAME-DE-SION**

Du même auteur

L'Exilée

(sous le pseudonyme d'Hélène Kafi)

Payot, 1991

Iran, les rives du sang

Seuil, 2000

et « Points », n° P 823

Les Femmes iraniennes

Vingt-cinq ans d'inquisition islamiste

L'Hydre, 2004

Le Chili

Sur les traces de Neruda

avec Laurent Peters

Seuil, 2005

FARIBA HACHTROUDI

J'AI ÉPOUSÉ JOHNNY
À NOTRE-DAME-DE-SION

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 2-02-088799-1

© ÉDITIONS DU SEUIL, OCTOBRE 2006

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Adjì Faranak, ma déchirure.
Pour Ramine, mon éternel absent.
Clin d'œil d'amour, clin d'œil d'humour à
l'Ange Lo de ma vie...
Éclats d'humour... Il comprendra sûrement
un jour.

Aux héros de ma jeunesse : mes cousines
Golrokh et Féréchteh,
mes cousins Kamran, Mehdi et Chahrokh,
mes amis Sima, Leila, Afsaneh, Diana,
Florence du pensionnat, Florence de l'université,
Farid, Enrico et Stuart.
À Djani Djoun Hallyday, le premier grand
amour de Golrokh.

Un événement absurde bouleversa ma vie à l'aube de mes treize ans. Réveillée en sursaut par des hurlements, j'entendis ma cousine Féréchteh marmonner : « C'est le mollah... Nous sommes démasquées... » Regard halluciné, elle secouait Nazafarine, mon autre cousine, qui faisait la morte sous les couvertures. Les vociférations parvenaient en effet de la mosquée Abou Bakr de Zahédan, située pratiquement sous nos pieds. Le mollah venait de découvrir notre paquet de selles, échoué par mégarde au pied de son minaret, infesté par des essaims de mouches bleu-vert qu'il pourchassait haineusement. De la merde dans la maison de Dieu, fraîchement cimentée ! Le scandale allait mettre le feu à la ville comme une traînée de poudre. En ce dernier vendredi de l'été 1964, de plus un vendredi saint, fut décidée mon expulsion de Zahédan vers Téhéran, et de Téhéran vers Paris !

Zahédan ! Quelle idée saugrenue d'aller s'enterrer dans une cité moyenâgeuse et étouffante ! Zahédan la Poussiéreuse, province du Baloutchistan, le trou du cul du monde où s'échauffaient les esprits pour un oui ou pour un non. Pourquoi diable mon père s'était-il acharné pour être muté dans « cette oasis de sérénité » – terme bien abusif ! – aux confins du désert pakistano-afghan ? « Le poste d'inspecteur des Finances est une promotion inespérée ! » répétait-il ostensiblement. J'avais du mal à le croire. Le mutisme de ma nounou confirmait mes doutes. « Qu'est-ce que j'en sais ? » se bornait-elle à murmurer avec des soupirs à fendre l'âme. Les bras levés au ciel, avec des grincements de dents et une moue dégoûtée, elle passait à autre chose.

Mon père avait précipité notre fugue quand l'absence « momentanée » de ma mère avait commencé à sentir le roussi. « Le séjour de ta mère à l'étranger risque de durer quelques mois... La science exige des sacrifices. En attendant, nous irons en province... Un poste important... Beaucoup plus d'argent... Ma carrière... » Je l'avais à peine écouté. Les explications bafouillées en toute hâte avaient conforté mes craintes : ma mère l'avait bel et bien quitté...

Quelques mois auparavant, elle m'avait embrassée comme tous les matins et elle était partie à l'étranger. Une semaine plus tard, je m'étais faite à l'idée que son séjour risquait d'être plus long que prévu. Au bout d'un mois, j'avais eu la certitude que la science

la retiendrait pour toujours ! Peu après, en pleine année scolaire, mon cher papa nous transbahuta, ma nounou Soqra Khanom et moi-même, à Zahédan. Zahédan, sans conteste, le plus désolant des trous du cul du monde !

Pour me consoler, mon père empaqueta avec le plus grand soin le tourne-disque qu'il venait de m'acheter à prix d'or et les 45 tours de mon idole Johnny Hallyday, offerts par M. Djan Maqi Djinevri (prononciation à l'iranienne de Jean-Marie Genévrier). M. Djan (littéralement, « monsieur cher ou « cher monsieur » en persan), la soixantaine, célibataire, ami de la famille et bénévole dans l'âme, me donnait des cours particuliers de français depuis plus de quatre ans. Qui allait le remplacer à Zahédan ! ? Il allait venir nous rejoindre d'ici quelques semaines, m'assura mon père... Et, surprise des surprises, qui devait me faire digérer ce changement de cap : la présence durant tout l'été de mes cousines adorées, Nazafarine, dite Nazi, et Féréchteh, dite Féri, les filles de mes oncles paternels. J'ignorais à l'époque que la première se faisait insulter depuis sa naissance par tous les Iraniens, à commencer par ses parents. Nazi : quel terrible diminutif ! En les attendant, j'allais découvrir Zahédan et sa belle région ! « La province n'est pas aussi moche qu'on le dit », prétendait mon père sans trop croire à ses propres paroles.

Peu après notre départ, je compris, non sans un pincement au cœur, pourquoi mon cher papa avait

quitté Téhéran. Plus chagrin que honteux d'avoir été abandonné par sa femme, il en avait assez d'entendre les reproches de sa famille et les moqueries de ses amis. Il avait fui les conseils de ceux qui ne juraient que par « les gifles et les coups de pied au cul, seul langage que comprennent les femmes en général et les récalcitrantes en particulier ». Il s'était laissé traiter de couilles molles, avait enduré les litanies de ses sœurs et de ma grand-mère, mais n'avait pas cédé à la pression. Plutôt mourir que lever la main sur plus faible que soi ! Cette devise était valable pour les enfants, les malades ou les invalides et, bien évidemment, pour les femmes. La sienne, qu'il admirait pour son intelligence bien plus que pour sa beauté, était une brillante chimiste qui avait décroché un doctorat par correspondance. « Et de Harvard, s'il vous plaît, une des universités les plus prestigieuses du monde ! Cas unique dans tout le pays ! » précisait mon père avec fierté. « Osons le mot, ma femme est un génie ! » disait-il à sa mère. « Une calamité, oui ! » rétorquait méchamment ma grand-mère.

Calamité-Génie s'était donc volatilisée car mon bien-aimé papa ne s'était pas comporté comme un ignoble. Eh oui, mon père, exception à la règle, n'était pas macho ! Cela étant, Cyrus Alvandi, homme aux ressources insoupçonnées, n'avait nullement l'intention de s'enterrer dans son désert. Se morfondre n'était pas dans ses habitudes ! En authentique hédoniste – adjectif injurieux dans ma langue natale –, il

détestait les mélodrames et le pathos. *Se défouler au lieu de s'apitoyer sur son sort* était sa devise, *ça maintient l'hygiène mentale*, sa ritournelle. Fin gourmet, grand amateur d'alcools rarissimes, accro aux jeux (expert en rami, poker, bridge, baccara, roulette), passionné de chasse, charmeur, seigneur et flambeur, papa organisait son séjour terrestre en maître de sa destinée. S'accommoder des aléas de l'existence, à la rigueur ; s'y soumettre, jamais ! Le fatalisme oriental ? Un mot banni de son vocabulaire ! Aussi, à peine installé à Zahédan, le nouvel inspecteur des Finances de la province du Baloutchistan lança des invitations tous azimuts aux notables du bled et des environs. Ses cocktails dînatoires, dîners-débats et réunions informelles firent sensation. Une fois qu'il eut passé le petit monde provincial au tamis, Cyrus Alvandi recruta les premiers membres de son club de jeux haut de gamme. Les heureux élus se retrouvaient tous les jeudis soir dans le jardin de notre grande demeure. Des soirées interminables où ces messieurs battaient les cartes, sirotaient de la vodka lime, du whisky ou du gin coca en grignotant les délices concoctées par ma nounou. Se trouvaient côte à côte ou face à face, autour d'une table ou deux selon le nombre des convives et le choix du jeu, messieurs le chef de la gendarmerie de la région, le directeur de l'unique banque de la province, le maire de la ville, le préfet, le gouverneur de la région, mais aussi Sardar Balouchi, redoutable chef de tribu issu d'une haute

lignée de trafiquants et à la tête d'une fortune légendaire. Que le patron de la gendarmerie pourchassât inlassablement des trafiquants d'armes qui étaient de notoriété publique en relation avec le réseau Balouchi ne l'empêchait pas de choisir ce dernier comme partenaire de jeu. Du jeudi soir au samedi matin, on oubliait la politique et les affaires courantes. Mon père y veillait ardemment !

Excepté le directeur de la banque et monsieur le gouverneur, les autres joueurs, des néophytes, se laissaient vider les poches en beauté et le sourire aux lèvres. Féroce aux jeux, mon père ne lâchait pas les plus coriaces, une fois les nigauds déplumés. Le but n'étant pas tant l'argent que la fidélisation des ouailles. On le sait : les perdants s'acharnent... Ma nounou, Soqra Khanom, avait du reste une part de responsabilité dans la conversion de ces messieurs. Les recettes exotiques du chef incontesté de la contrée, arrachées syllabe par syllabe à Mme Cornelli, ex-étoile des ballets impériaux et mon ex-professeur de danse classique, faisaient loucher ces messieurs. Consentants, de bonne humeur, gouverneur ou mamamouchis trafiquants troquaient leurs billets de banque contre la bonne graisse des *pirochki*, côtelettes et autres salades russes. Je les regardais s'empiffrer en revoyant la mine déconfitée de Mme Cornelli exaspérée par les « petites pisseuses » de la place Fowzieh, raides comme des balais. « Goly n'est pas faite pour le ballet ! Pourquoi sa mère s'acharne-t-elle à me l'envoyer ? » se

plaignait la vieille ballerine, reconvertie en conseillère culinaire, avant de divulguer le secret de l'onctuosité de ses salades à Nounou... Mes adieux aux grands écarts suite au départ impromptu de ma mère n'attristèrent que ma nounou à court de recettes et d'imagination !

Ma mère partie, mon père avait donc plié bagage pour le Grand Sud. Cyrus Alvandi, empereur solitaire et mortifié, s'abandonnait, loin des regards indiscrets de la capitale, à la débauche. Débauche, certes, mais entre hommes ! Car, excepté « son adorable adolescente et sa bienveillante vieille gouvernante », pas une femme n'avait foulé le sol de son empire et ce, jusqu'à l'arrivée de mes cousines au début de l'été. J'ignorais évidemment que, durant la même période, mes oncles étaient partis à l'étranger afin de ramener ma mère à la raison et à la maison... En vain.

Mes cousines à peine arrivées, mon père nous prit à part pour nous mettre en garde. « Vous êtes ici chez vous. Libres de vous amuser... Mais agissez avec circonspection ! La province n'est pas la capitale... Évitez tout débordement susceptible de nuire à la tranquillité des voisins... »

Des voisins ? Nous n'en avons aucun ! Un terrain vague et une ancienne usine désaffectée, rachetée par la municipalité, jouxtaient la demeure. Oui, mais... La mairie avait vendu l'usine – qui aurait dû être rasée – à un riche négociant. Ce dernier allait y

construire une mosquée pour les sunnites, majoritaires dans la région. Et nul n'avait consulté mon père à ce sujet ! Une mosquée sous son nez ! Des rappels à l'ordre du muezzin à longueur de journée, des espions qui épieraient ses moindres faits et gestes, ses allées et venues, ses fréquentations... L'inauguration des lieux, prévue pour le mois de juillet, était devenue la hantise de Cyrus Alvandi, l'ennemi juré des barbous. Il se mit soudain à pester : « Ces gens n'aiment pas les femmes. L'innocence des fillettes leur paraît d'autant plus suspecte... Soyez vigilantes, mes chéries ! » Et il conclut d'une voix quasi menaçante que je ne lui connaissais pas : « Ne vous faites pas remarquer. Évitez les parages autant que vous le pourrez... Et attention au tourne-disque ! N'en abusez pas ! Je compte sur vous ! »

Promesse donnée, promesse tenue durant tout l'été et pendant que s'élevaient les minarets de la mosquée. Nous avons passé des vacances inoubliables, nous avons été raisonnables jusqu'au dernier jour de la dernière semaine. Mais, hélas, notre soirée d'adieux avait dégénéré. En tournée d'inspection, mon père n'était pas rentré cette nuit-là et ma nou-nou, sourde comme un pot, n'avait rien entendu de notre tapage nocturne en compagnie de Dalida et de mon bien-aimé Johnny Hallyday. Visages peinturlurés au safran, à la betterave et au charbon de bois, chignons crépus au sommet du crâne, les frêles nudités de nos corps juvéniles aux formes à peine arron-

dies drapées de chiffons, nous nous étions déchaînées sur le balcon sous le ciel étoilé du désert. Impulsions du rock and roll, poussées du cha-cha-cha, contorsions du twist, silhouettes hystériques éclaboussées par la lumière laiteuse de la pleine lune. Danse de Saint-Guy qui s'était achevée par un pseudo-tango lancinant. Puis nous nous étions effondrées dans nos lits vers deux heures du matin et, pour ce qui me concernait, dans les bras aimants de Johnny.

Les hurlements stridents du mollah lacéraient l'air glacé. L'aube peinait à percer le ciel. J'entrebâillai la porte vitrée qui donnait sur le balcon. Des cris vrillèrent mes tympan... Je me concentraï dans l'espoir d'identifier les voix.

« Cessez de me répéter que c'est de la bouse de vache... Vous me prenez pour le dernier des crétins ? C'est de la fiente humaine à cent pour cent ! » Celle du mollah probablement.

« Minute... » Celle de mon père à n'en pas douter.

« *Allah Akbar... Al Cheytan Ar-rajim...* » Chœur des taliban (étudiants en théologie).

« Vous, taisez-vous ! Je veux m'occuper personnellement de monsieur les Finances de la capitale...

– Mais... Minute ! »

Les beuglements du mollah couvrirent le brouhaha. Mon père, qui avait tenté de le calmer par de timides « minute, minute », dut élever la voix.

« Pour l'amour du ciel, cessez de crier, Hadji ! Je ne suis pas sourd ! On ne s'entend...

– Vous n'êtes peut-être pas sourd, mais vous êtes assurément aveugle ! On a déféqué sur la barbe de la plus haute autorité religieuse de notre congrégation ! Un hasard ? Sûrement pas ! Il s'agit d'un acte délibéré émanant d'un chi'ite déclarant la guerre aux sunnites que nous sommes !

– Vous divaguez, ma parole ! Calmez-vous ! Je ne comprends rien à ce délire... Vous avez trouvé un bout de papier maculé de bouse de vache, véhiculé par la tempête de sable. » Je reconnaissais bien la voix de mon père. Douce, pausée mais ferme.

« Je délire ? C'est vous qui délirez ! J'ai l'objet du crime en ma possession, moi ! Oui, monsieur ! Cette coupure de journal contient trois cent cinquante grammes d'excréments humains ! Je l'ai examiné puis pesé ! Et cessez avec votre tempête ! Il n'y en a eu aucune dans la région depuis des mois... Quel vent pourrait faire voltiger près d'un demi-kilo d'immondices jusqu'à la maison de Dieu ? Le vent comme les vaches ont plus de respect pour Allah que ces réfractaires humains, monsieur ! Ce cadeau d'inauguration, je le ferai analyser, si besoin ! L'affront sur le papier journal nous a été parachuté de chez vous ! Nul doute sur ce point ! »

La voix stridente, hachurée, précipitée, se déchaîna :

« Vérifiez par vous-même ! Je l'exige ! L'emplacement choisi par le criminel, en haut à gauche où se

trouve la photo de Sa Sainteté mollah Omar, lors de la prière de l'inauguration. Vous voyez, là, un bout de son turban est encore visible, le reste (la voix, un filet d'acide, se mit à trembloter dangereusement) est souillé...

– Je regrette, Hadji, je ne suis pas un *excrémentologue* ! »

Mon père, qui baragouinait plusieurs langues étrangères, adorait inventer des mots abracadabrants, que nul, excepté ses intimes, n'était en mesure de comprendre.

« Et cessez, je vous prie, de brandir cette saleté sous mon nez !

– C'est quoi, ces bizarreries, hein !? Vous nous offensez et nous injuriez par-dessus le marché ? Je connais bien les chi'ites. Retors, menteurs, hypocrites, fourbes, prétentieux ! Mais des comme vous, monsieur l'inspecteur de la capitale, je ne saurais comment les qualifier ! Allah punira ce sacrilège ! Je le jure et vous le promets !

– Vous faites peu de cas du Tout-Puissant, Hadji ! le coupa mon père d'un ton hautain et parfaitement maîtrisé. Pour ce qui me concerne, je vous donne ma parole d'homme que je mènerai mon enquête. Si, comme vous l'insinuez, une personne habitant ma demeure est de près ou de loin mêlée à cette calembredaine...

– Je n'insinue rien, je l'affirme ! Il ne s'agit pas de calembredaine, mais de déclaration de guerre ! Votre

maison n'est-il pas le temple du péché ? On sait parfaitement ce qui s'y passe. On sait ce qui s'y mange, ce qui s'y boit, ce qui s'y joue, ce qui s'y écoute...

– Je ne comprends pas le dialecte baloutche, Hadji...

– Ne m'interrompez pas, monsieur le Téhéranais ! Les visions d'horreur infligées à mes taliban hier soir (la voix vindicative se mit à siffler et à écorcher les mots, syllabe par syllabe), ces femmelettes possédées qui se tortillaient toutes nues sur le balcon en invoquant le Diable ! Fanfares, incantations, orchestres de djinns enfermés dans des engins sataniques, que des individus sans foi ni loi importent de chez les infidèles !

– J'en ai assez de vos insanités ! le coupa mon père d'un ton angélique, comme s'il déclamait un poème d'amour. Vos taliban, comme vous dites, ces chers étudiants en théologie, ne devraient pas lever le nez de leurs ouvrages sacrés ! Mais ils se comportent en sales petits voyeurs. Qu'ont-ils à espionner chez autrui ? Au lieu de les châtier, vous avez le toupet de vous en prendre à moi ! Ce qui se passe chez moi ne regarde que moi ! Un conseil amical, Hadji : pour préserver la pureté du regard et de l'ouïe de vos taliban, bandez-leur les yeux et bouchez-leur les oreilles. Et pour les adeptes des solutions radicales dont vous faites partie, inspirez-vous des clauses de votre Chari'a ! Quand le pauvre Halladj se réclama du Souffle divin, vos prédécesseurs n'ont pas hésité à lui

couper la langue ! Lui, le plus grand savant de son temps ! Alors, vos taliban qui ne sont que des voyous... Je dois vous quitter à présent. Je vous tiendrai au courant de mon enquête. Si le fautif habite chez moi, il sera sévèrement puni... À condition que vous fassiez, vous aussi, le ménage chez vous... Et que Dieu nous préserve des imbéciles ! »

Une chape de plomb s'abattit sur la mosquée et sur les environs. Plus un souffle. La violence des propos paternels prononcés avec la douce moquerie dont il faisait son miel avait pris tout le monde de court. La force de mon père résidait sans conteste dans le timbre de sa voix dont il maîtrisait les moindres effets. Je ne l'avais jamais entendu hausser le ton. Dans sa bouche, les mots les plus injurieux tintaient comme des palabres d'amour. Mon père éliminait ses adversaires en roucoulant. Tout un art...

La porte-fenêtre donnant sur le balcon s'ouvrit puis se referma derrière Féri qui rampa à l'intérieur. Notre vaillante cheftaine avait suivi la pièce de boulevard accroupie à califourchon dans sa loge à ciel ouvert, tandis que Nazi et moi, nous nous étions contentées de la bande-son.

« Nous sommes fichues ! murmura Nazi, recroquevillée sur son lit, tremblant de tous ses membres.

– Arrête de pleurnicher. Tout est ma faute. Je descends voir l'oncle et je lui dirai la vérité ! dit Féri.

– Il n'en est pas question ! Nous y avons participé et nous paierons ensemble ! m'écriai-je. On dira la

vérité : les toilettes étant à l'autre bout du jardin rempli de djinns, nous avons eu peur d'y aller en pleine nuit ! »

La frileuse Nazafarine, notre aînée de quelques mois que nous protégeions comme une cadette, acquiesça timidement.

« Mais c'est moi seule qui... reprit Féri.

– Et moi qui ai apporté le journal... la coupai-je.

– Moi, je l'ai jeté. J'ai visé le terrain vague, je vous le jure... surenchérit Nazi qui avait repris des couleurs. On dira qu'on ne voulait pas le jeter dans la mosquée ! »

Des bruits de pas nous firent taire. La démarche lourde et pesante de Nounou laissait craindre le pire.

En conspiratrices chevronnées, nous balbutiâmes « juré, craché ! nous l'avons fait toutes les trois ! » et nous nous enfonçâmes sous les couvertures.

« Allez, ouste ! Debout ! Je sais que vous ne dormez pas, petites pestes, dévergonnées, honte de votre espèce ! Ça ne vous a pas suffi de polluer mon atmosphère avec vos *olé tchi tchi*¹ et vos *malatch mouloutch*² ? Depuis des semaines, vous ne vous êtes pas assez données en spectacle, à danser devant les domestiques, au salon, dans le parc, la cuisine, le bureau de Monsieur... Vous n'avez pas assez fait de

1. *Tchi* signifie « quoi » ou « comment » en persan. *Olé tcha tcha* était devenu par la force des choses *Olé tchi tchi*.

2. *Malatch mouloutch* : onomatopée pour les baisers bruyants. C'est ainsi que ma nounou avait baptisé les musiques rythmiques comme la bossa-nova.

